

Annexe - La bourgeoisie qui brûle

La Bourgeoisie qui brûle

André Germain (1)

26

LA BOURGEOISIE QUI BRÛLE

Thiers, qui vit mon père à l'œuvre, conçut pour lui une estime et une admiration très grandes. Il lui en donna la preuve en lui offrant le Ministère des Finances. Ce Ministère fut, au fond, le rêve constant de la vie de mon père. Seulement, il ne voulait l'accepter que de mains dignes et sûres. Il l'avait refusé l'année précédente quand, par l'intermédiaire de M. Léon Chevreau, l'Empire expirant le lui proposa. Il allait le refuser encore, dix ans plus tard, quand Gambetta lui proposa de faire partie du « grand Ministère ». Cette fois, il accepta avec enthousiasme. Or, à la dernière minute, il se produisit une intervention extraparlimentaire bien étrange. M. Alphonse de Rothschild fit savoir qu'il n'admettait pas la nomination de mon père. Thiers s'inclina. Il poussa même la défaite jusqu'à accepter, des mains de M. de Rothschild, le nouveau ministre des Finances, Léon Say. La puissance des Rothschild, comme, plus tard, la puissance des Wendel, était au-dessus des lois.

Et, à ce sujet, j'ai un autre fait à citer, qui ne se rattache pas à la vie de mon père, mais qui me paraît trop important pour être omis. En 1889, les Rothschild, pouvoir obscur qui plana longtemps au-dessus de la France, avaient contribué, par leur influence et par leurs spéculations, à la déconfiture de deux grandes entreprises françaises, le Comptoir d'Escompte et la Société des Métaux. Le principal administrateur de ces deux affaires, M. Denfert-Rochereau, se suicida. Avant de prendre son revolver, il écrivit à ses plus intimes amis, M. et Mme Frédéric Masson : « Je me tue. Mais ce sont les Rothschild qui sont responsables de tout. J'ai contre eux, dans le tiroir de mon bureau, des documents terrifiants. Venez les lire. » M. et Mme Masson accoururent chez M. Denfert-Rochereau qui venait d'expirer. Les documents étaient déjà volés. M. et Mme Masson apprirent plus tard qu'ils avaient été volés par un employé de M. Denfert-Rochereau, auprès des Rothschild servaient une rente. Je tiens l'histoire de M. et Mme Masson eux-mêmes, qui me la racontèrent vingt ans après.

C'est durant cette période, — 1871-1877 — que mon père prit la part la plus active à la vie politique. Lui qui était si indépendant, il accepta de se laisser emmener. Il accepta d'entrer dans la coalition qui défendait la République, il se battit avec entrain contre les Conservateurs.

Connaisant la pensée de mon père, ses principes de grand bourgeois et sa désillusion des dernières années à l'égard du parlementarisme, je m'étonne presque de la déci-

Thiers, qui vit mon père à l'œuvre, conçut pour lui une estime et une admiration très grandes. Il lui en donna la preuve en lui offrant le Ministère des Finances. Ce Ministère fut, au fond, le rêve constant de la vie de mon père. Seulement, il ne voulait l'accepter que de mains dignes et sûres. Il l'avait refusé l'année précédente quand, par l'intermédiaire de M. Léon Chevreau, l'Empire expirant le lui proposa, il allait le refuser encore, dix ans plus tard, quand Gambetta lui proposa de faire partie du « grand Ministère ». Cette fois, il accepta avec enthousiasme. Or, à la dernière minute, il se produisit une intervention extraparlimentaire bien étrange. M. Alphonse de Rothschild fit savoir qu'il n'admettait pas la nomination de mon père. Thiers s'inclina. Il poussa même la défaite jusqu'à accepter, des mains de M. de Rothschild, le nouveau ministre des Finances, Léon Say. La puissance des Rothschild, comme, plus tard, la puissance des Wendel, était au-dessus des lois.

Et, à ce sujet, j'ai un autre fait à citer, qui ne se rattache pas à la vie de mon père, mais qui ne paraît trop important pour être omis. En 1889, les Rotschild, pouvoir obscur qui plana longtemps au-dessus de la France, avaient contribué, par leur influence et par leurs spéculations, à la déconfiture de deux grandes entreprises, françaises, le Comptoir d'Escompte et la Société des Métaux. Le principal administrateur de ces deux affaires, M. Denfert-Rochereau, se suicida. Avant de prendre son revolver, il écrivit à ses plus intimes amis, M. et Mme Frédéric Masson : « Je me tue. mais ce sont les Rotschild qui sont responsables de tout. J'ai contre eux, dans le tiroir de mon bureau, des documents écrasants. Venez les prendre. » M et Mme Masson accoururent chez M. Denfert-Rochereau qui venait d'expirer. Les documents étaient déjà volés. M, et Mme Masson apprirent plus tard qu'ils avaient été volés par un employé de M. Denfert-Rochereau, auquel les Rotschild servaient une rente. Je tiens l'histoire de M. et Mme Masson eux-mêmes, qui me la racontèrent vingt ans après.

C'est durant cette période, 1871-1877 – que mon père prit la part la plus active à la vie politique. Lui qui était si indépendant, il accepta de se laisser enrôler. Il accepta d'entrer dans la coalition qui défendait la République, il se battit avec entrain contre les Conservateurs.

(1) Annexe de la page " [Alise, un village gaulois, dit mandubien](#) ", et la [Tour malakoff note 28](#)